BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2025

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 10 pages, numérotées de 1/10 à 10/10.

Vous traiterez au choix l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Objet d'étude : le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle

Romain Gary, *Chien blanc*, 1970.

Ce roman raconte l'adoption par un nouveau maître d'un chien qui avait été dressé pour tuer. Nous sommes ici au début de l'œuvre, lors de l'arrivée de l'animal.

Vers midi, alors que des torrents d'eau déferlaient dans les avenues, j'entendis un bel aboiement de baryton[1] que je connaissais bien et j'allai ouvrir la porte. Sandy est un grand chien jaune, probablement descendant très indirect de quelque lointain danois, mais, sous l'effet de l'averse et de la boue, son pelage avait pris une couleur de chocolat écrasé. Il se tenait à la porte, la queue basse, le museau au ras du sol, mimant la culpabilité, la honte et le retour du fils prodigue[2] avec un parfait talent de faux jeton[3]. Je lui avais dit je ne sais combien de fois de ne pas traîner dehors la nuit ; après l'avoir menacé du doigt et avoir prononcé à plusieurs reprises les mots « bad dog »[4], je m'apprêtais à jouir pleinement de mon rôle de seigneur et maître adoré et craint, détenteur d'une autorité absolue, lorsque mon clébard[5] tourna discrètement la tête pour m'indiquer que nous n'étions pas seuls. Il avait en effet ramené un copain de rencontre. C'était un berger allemand grisonnant, âgé de six ou sept ans environ, une belle bête qui donnait une impression de force et d'intelligence. Je remarquai qu'il n'avait pas de collier, ce qui était rare pour un chien de race. Je fis entrer mon salopard, mais le berger allemand ne partait pas, et il pleuvait si dur que son poil mouillé et collé le faisait ressembler à un phoque. Il remuait la queue, les oreilles dressées, l'œil pétillant, vif, avec cette attention intense des chiens qui guettent un geste familier ou un ordre. Il attendait clairement une invitation, revendiquant ce droit d'asile qui est inscrit depuis toujours dans les rapports des hommes avec leurs compagnons d'infortune. Je le priai d'entrer. Il est assez facile de se faire une idée du caractère d'un chien, sauf avec les dobermans, chez qui j'ai toujours trouvé des réactions imprévisibles. Le grison me frappa immédiatement par sa bonne disposition. Du reste, tous ceux qui ont vécu parmi les chiens savent que lorsqu'une bête manifeste de l'amitié à une autre, on peut presque toujours se fier à son jugement. Mon Sandy était de tempérament très doux, et la sympathie qu'il offrait spontanément à ce colosse sauvé de l'averse était pour moi la meilleure des recommandations. Je téléphonai à la S.P.A.[6] pour la prévenir que j'avais recueilli un berger allemand errant, en donnant mon numéro de téléphone, au cas où son maître se manifesterait, et fus soulagé de constater que mon invité traitait mes chats avec les plus grands égards, et que c'était une bête de bonne compagnie.

[1] Baryton : voix grave des chanteurs d'opéra.
[2] Fils prodigue : Le fils prodigue est celui qui quitte son foyer, et qui, après avoir dépensé toute sa fortune, revient à la maison, accueilli chaleureusement par son père ; parabole relatée dans la *Bible*.
[3] Faux jeton : hypocrite.
[4] Bad dog : « mauvais chien » en anglais.
[5] Clébard : terme familier pour désigner un chien.
[6] S.P.A. : société protectrice des animaux.

Vous ferez le commentaire littéraire de ce texte. Vous pourrez prêter plus particulièrement attention aux éléments suivants :

- Le récit surprenant d'une rencontre.

- Le portrait amusé de trois personnages : un homme, deux chiens.

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle

Compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, vous traiterez l'un des trois sujets suivants :

Sujet A- Rabelais, *Gargantua*, chapitres XI à XXIV.
Parcours : la bonne éducation.

Texte d'après Marie Duru-Bellat, « Devenir élève, un parcours du combattant », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n° 72, septembre-octobre-novembre 2023.

Sujet B- La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI « De l'Homme ».
Parcours : peindre les Hommes, examiner la nature humaine.

Texte d'après Achille Weinberg, « Dominant-dominé, anatomie d'une relation », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n° 66, mars-avril-mai 2022.

Sujet C- Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne.*
Parcours : écrire et combattre pour l'égalité.

Texte d'après Mona Chollet, extrait de *Sorcières : La puissance invaincue des femmes*, Paris, La découverte, coll. « Zones », 2018.

Sujet A – Rabelais, *Gargantua*, chapitres XI à XXIV. Parcours : la bonne éducation.

Texte d'après Marie Duru-Bellat, « Devenir élève, un parcours du combattant », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n° 72, septembre-octobre-novembre 2023.

Contraction de texte (10 points)

Vous résumerez ce texte en 172 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre texte comptera au moins 155 mots et au plus 189 mots.
Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

Sortir de sa cellule familiale pour découvrir le monde scolaire constitue pour le jeune enfant une véritable révolution. L'entrée à la « grande école » l'introduit au « métier d'élève ». Dès la maternelle, il lui faut apprendre à respecter des automatismes : rester tranquille à sa place, contrôler ses émotions, faire silence, écouter les autres, lever le doigt pour prendre la parole, accepter de s'ennuyer... Sans compter tout un ensemble de règles de travail implicites : être autonome, travailler seul, ne pas s'inspirer de ce que font les autres, suivre un rythme imposé, faute de quoi il est catalogué « en retard »...

Dépasser le cadre d'une famille, c'est découvrir d'autres enfants, qui peuvent être très différents : des filles, quand on n'a pas de sœur, des enfants qui ne parlent ou ne s'habillent pas comme vous, ou, à la cantine, qui ne partagent pas les mêmes « manières de table » ; les enfants sont surpris, parfois choqués, décrivant comme « sales » certains comportements. Les travaux de Wilfried Lignier et Julie Pagis montrent que, très vite, ils reprennent à leur compte les critères scolaires pour juger, voire aimer leurs camarades : ils disent rejeter ceux qui ont de mauvaises notes... Les jeunes élèves découvrent aussi d'autres adultes que leurs parents, en particulier un maître qui évalue leur travail et leurs comportements, quelqu'un dont on aimerait aussi attirer l'attention voire l'affection... À l'école primaire, les élèves vont travailler pour apprendre des choses mais aussi pour faire plaisir aux maîtres comme aux parents, même si parfois les difficultés matérielles de la famille interfèrent[1] avec les exigences scolaires, quand certains vivent dans une situation très précaire, dans des hôtels voire des caravanes comme l'ont bien montré les descriptions du sociologue Bernard Lahire.

Très vite, les élèves apprennent à être constamment comparés et classés : ils perçoivent aisément que ce sont toujours les mêmes qui font mieux, qu'il s'agisse de raconter ses vacances avec aisance ou de résoudre un problème difficile. De manière insidieuse[2], parce qu'elle imprègne le fonctionnement de l'école (y compris les représentations de la majorité des enseignants), se diffuse une conception de l'intelligence valorisée à l'école, où l'abstraction et le langage tiennent une place majeure. Se diffuse aussi une conception de la réussite : les performances scolaires découlent du travail et des qualités personnelles de chacun, et, en vertu du principe de l'égalité des chances, l'élève en échec ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Ceci nourrit un sentiment de culpabilité et de

[1] Interfèrent : entrent en contradiction.
[2] Insidieuse : de manière trompeuse.

dévalorisation chez les élèves qui n'y arrivent pas : à moins qu'ils soient catalogués comme « dys »[3] dans un contexte de médicalisation de l'échec scolaire et d'externalisation[4] de sa prise en charge par des spécialistes. Les études montrent qu'on assiste à une baisse progressive de la confiance en soi et de la motivation au fil des années « collège », à laquelle vient s'ajouter tout aussi progressivement une distance croissante entre la culture scolaire et la culture de ceux qui deviennent des ados...

À partir du collège, l'élève est confronté à de nombreux « choix », d'options, d'établissements, de filières. Or, ces choix plus ou moins subtils ne sont jamais neutres socialement, d'autant que les parents sont inégalement informés. Il faut être stratège pour choisir des options qu'on n'apprécie guère mais qui ménagent l'avenir, avec parfois un utilitarisme à la limite du cynisme[5], quand on prend une option afin d'intégrer telle classe ou tel établissement...

L'école ne parvient pas à combler les inégalités de départ : environ la moitié des inégalités d'acquis enregistrées en fin de primaire étaient déjà présentes à l'entrée en CP. Et, si on regarde un peu plus loin, il est frappant de constater qu'en maths, les élèves de troisième les moins performants ont des résultats inférieurs aux élèves de sixième les plus performants... Ces inégalités, qui recouvrent largement les inégalités sociales, se cumulent au fil des années, tandis que les élèves ont le sentiment qu'ils jouent leur vie à l'école. On peut se demander si cette instrumentalisation de l'école ne pervertit pas largement sa finalité éducative : grandir devient avant tout un parcours du combattant !

688 mots

Essai (10 points)

Une bonne éducation a-t-elle pour seul objectif de préparer à vivre en société ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur les chapitres XI à XXIV de *Gargantua* de Rabelais, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[3] « dys » : élèves qui souffrent de troubles d'apprentissage, tels que la dyslexie.
[4] Externalisation : fait de confier une situation à des personnes extérieures.
[5] Avec un utilitarisme à la limite du cynisme : par calcul stratégique plutôt que par intérêt sincère pour la matière.

Sujet B – La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI « De l'Homme ». Parcours : peindre les Hommes, examiner la nature humaine.

Texte d'après Achille Weinberg, « Dominant-dominé, anatomie d'une relation », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n° 66, mars-avril-mai 2022.

Contraction de texte (10 points)

Vous résumerez ce texte en 185 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre texte comptera au moins 166 mots et au plus 204 mots.
Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

Le petit monde des poules de basse-cour ressemble à une société féodale[1] en miniature. Lors de confrontations entre deux individus, des coups de becs s'échangent. De ce premier combat va sortir un vainqueur et un vaincu, un dominant et un dominé. Lors de leur prochaine rencontre, le dominé va s'effacer devant son supérieur. Au bout de quelques temps, une cascade hiérarchique s'est établie : chaque poule est dominante ou dominée face à une autre. L'individu alpha – un coq arrogant et fier de lui – trône en haut de la pyramide. Ce dispositif hiérarchique a été appelé « *pick order* » (ordre de préséance[2]) par le zoologiste norvégien Thorleif Schjelderup-Ebbe qui le décrit pour la première fois dans les années 1920.

Les poules ne sont pas les seules à connaître ces relations hiérarchiques. On retrouve des relations dominants-dominés au sein de toutes les espèces du monde animal qui vivent en collectivité : des lapins aux poissons-clowns en passant par les cerfs, les cygnes… et les humains.

Le psychologue Hubert Montagner a mené dans les années 1970 des observations très minutieuses sur de petits groupes d'enfants en garderie. Il s'est notamment intéressé aux relations qui s'établissent entre enfants de 9 mois à 3 ans. Son dispositif original s'apparente à l'observation éthologique[3] : les enfants sont filmés pendant de longues séances et les chercheurs repèrent systématiquement leurs comportements durant les jeux – la fréquence des interactions (sollicitations, menaces, offrandes, agressions, isolement). À partir de là, l'équipe d'H. Montagner a repéré six profils caractéristiques : leaders, dominants agressifs, dominés agressifs, dominés craintifs, dominés et isolés.

Une fois le rang de chacun établi de façon stable, les conflits sont moins fréquents. La position de chacun est simplement marquée par des signes de reconnaissance. Chez les vaches et les taureaux, lors d'une rencontre, la posture de tête (levée ou inclinée) indique directement le rang de l'animal par rapport à l'autre. Ce langage du corps trouve ses correspondances chez les humains. Il existe aussi des attitudes caractéristiques marquant la dominance ou la soumission. La position dominante se manifeste par une posture « hautaine » (corps redressé, tête relevée), la soumission se signale par une posture de

[1] Société féodale : société du Moyen Âge, où les relations entre les personnes sont très inégales et hiérarchisées.
[2] Préséance : priorité.
[3] Éthologique : du comportement des animaux.

repli : tête basse, yeux baissés, parfois attitudes « rampantes », les postures de servilité[4] que portraituraient[5] les caricaturistes de la cour.

Ces sentiments de crainte et de culpabilité vont d'ailleurs être utilisés comme l'arme privilégiée par les dominants pour mieux assurer leur domination. La soumission n'apporte peut-être pas que des désagréments. Elle a aussi ses avantages. Se soumettre, c'est se placer sous la coupe d'un protecteur. C'est aussi trouver un réconfort à l'insécurité.

Enfin, la soumission est parfois liée à une dépendance affective, « l'amour du chef » dont parlait Sigmund Freud (celui de l'enfant pour ses parents, des membres d'une secte envers leur chef bien-aimé). La soumission met donc en jeu toute une panoplie de sentiments alliant culpabilité, amour, peur, et renvoyant à des pulsions profondes et obscures.

Faut-il pour autant en déduire que les humains sont tous répartis en deux profils clairement établis : les maîtres et les esclaves, les dominants et les dominés ? Certainement pas ! Tout d'abord, la relation dominant/dominé peut changer au fil du temps ou selon les circonstances. Il est des individus qui se comportent comme de petits despotes[6] avec certaines personnes et se transforment en doux agneaux avec d'autres. Tout le monde connaît de telles personnes, tyranniques par moments, obséquieuses[7] à d'autres. Il existe des « mâles dominants » dans la vie publique qui recherchent dans l'intimité une relation de soumission. C'est un scénario bien connu dans les relations sadomasochistes.

Il faut donc se garder de confondre type de comportement (dominant ou dominé) ou type de personnalité. La poule *bêta* se comporte en dominée devant le coq *alpha* mais se transforme aussitôt en mégère[8] quand elle s'approche d'une subordonnée[9]. De plus, il ne faut pas confondre un comportement avec une position sociale. Chez nous, les humains, les relations personnelles ne se confondent pas avec la hiérarchie sociale. Dans les bureaux et les ateliers, on voit des chefs de service qui se comportent en dominés et des employés qui s'affirment en dominants. Dans de nombreuses sociétés, les femmes ont un rang social inférieur sans être pour autant des femmes soumises.

La relation dominant/dominé est une donnée assez permanente des relations humaines. Mais elle ne saurait suffire à expliquer la hiérarchie sociale. Voilà, entre autres, ce qui nous distingue des poules.

737 mots

[4] Servilité : soumission.
[5] Portraiturer : faire le portrait.
[6] Despote : tyran.
[7] Obséquieuses : d'une politesse excessive.
[8] Mégère : femme méchante et criarde.
[9] Subordonnée : qui a un rang inférieur dans la hiérarchie.

Essai (10 points)

Peindre les relations entre les hommes, est-ce nécessairement agir pour les modifier ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur le chapitre « De l'Homme » des *Caractères* de La Bruyère, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Sujet C – Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*. Parcours : écrire et combattre pour l'égalité.

Texte d'après Mona Chollet, extrait de *Sorcières : La puissance invaincue des femmes*, Paris, La découverte, coll. « Zones », 2018.

Contraction de texte (10 points)

Vous résumerez ce texte en 183 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre texte comptera au moins 164 mots et au plus 201 mots.
Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

Rien, dans la façon dont la plupart des filles sont éduquées, ne les encourage à croire en leur propre force, en leurs propres ressources, à cultiver et à valoriser l'autonomie. Elles sont poussées non seulement à considérer le couple et la famille comme les éléments essentiels de leur accomplissement personnel, mais aussi à se concevoir comme fragiles et démunies, et à rechercher la sécurité affective à tout prix, de sorte que leur admiration pour les figures d'aventurières intrépides[1] restera purement théorique et sans effet sur leur propre vie. Sur un site de presse américain, en 2017, une lectrice lançait cet appel au secours : « Dites-moi de ne pas me marier ! ». Âgée de vingt ans, elle avait perdu sa mère deux ans et demi plus tôt. Son père s'apprêtait à se remarier et à vendre la maison familiale, et ses deux sœurs étaient déjà mariées – l'une ayant des enfants et l'autre des projets d'enfant. À son prochain retour dans sa ville natale, elle devrait partager la chambre de la nouvelle belle-fille de son père, âgée de neuf ans, et cette perspective la déprimait. Elle n'avait pas de petit ami, mais, tout en sachant que cet état d'esprit risquait de lui faire prendre de mauvaises décisions, elle était obsédée par le désir de se marier aussi. Dans sa réponse, la journaliste soulignait le handicap dont souffrent les filles lorsqu'il s'agit d'affronter les bouleversements de l'âge adulte, en raison de la façon dont elles sont socialisées : « Les garçons sont incités à envisager leur trajectoire future de la façon la plus aventureuse possible. Conquérir le monde tout seul représente le destin le plus romantique qu'ils puissent imaginer, en espérant qu'une femme ne viendra pas tout gâcher en leur mettant le fil à la patte. Mais, pour une femme, la perspective de tracer son chemin dans le monde est dépeinte comme triste et pathétique aussi longtemps qu'il n'y a pas un type dans le tableau. Et c'est une tâche si énorme que de réinventer le monde en dehors de ces conventions étroites ! »

Cela ne signifie pas qu'un homme ne peut pas souffrir de manque affectif ou de solitude ; mais, au moins, il n'est pas environné de représentations culturelles qui aggravent – ou qui *créent* – la misère de sa situation. Au contraire : la culture lui offre des appuis. Même le *geek* renfermé et mal dans sa peau a pris sa revanche, devenant le Prométhée[2] du monde contemporain, auréolé d'argent et de succès. Comme le dit un journaliste, « dans la culture masculine il n'y a pas de princesse charmante, pas de mariage merveilleux avec

[1] Intrépide : qui n'a peur de rien.
[2] Prométhée : personnage mythologique qui a donné le feu aux humains.

des costumes magnifiques ». *A contrario*, les femmes apprennent à rêver de « romance » – davantage que « d'amour », selon la distinction établie par Gloria Steinem : « Plus une culture est patriarcale[3] et polarisée en termes de genre[4], plus elle valorise la romance », écrit-elle. Au lieu de développer en soi toute la palette des qualités humaines, on se contente de la palette de celles qui sont dites féminines ou masculines, en cherchant sa complétude à travers l'autre, dans des relations superficielles vécues sur le mode de l'addiction. Et les femmes y sont davantage vulnérables : « Dans la mesure où la plupart des qualités humaines sont étiquetées *masculines*, et où seules quelques-unes sont *féminines*, elles ont un plus grand besoin de projeter des parts vitales d'elles-mêmes sur un autre être humain. »

Dans ce contexte, la femme indépendante suscite un scepticisme[5] général. La sociologue Ericka Flahault montre comment ce scepticisme s'est exprimé en France dès l'apparition, au début du XXe siècle, de femmes sans conjoint qui vivaient seules – alors qu'auparavant elles étaient « prises en charge par leur parenté, leur clan ou leur communauté dans presque tous les cas ». Elle exhume ces mots du journaliste Maurice de Waleffe, en 1927 : « Un homme n'est jamais seul, à moins d'échouer comme Robinson Crusoë sur une île déserte : quand il se fait gardien de phare, berger ou anachorète[6], c'est qu'il le veut bien et que son humeur l'y pousse. Admirons-le, car la grandeur d'une âme se mesure à la richesse de sa vie intérieure, et il faut être diablement riche pour se suffire à soi-même. Mais vous ne verrez jamais de femme choisir cette grandeur-là. Plus tendres parce que plus faibles, elles ont plus besoin que nous de société. »

733 mots

Essai

Décrire les inégalités, est-ce déjà y remédier ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* d'Olympe de Gouges, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[3] Patriarcale : qui valorise considérablement le rôle des hommes par rapport à celui des femmes.
[4] Polarisée en termes de genre : qui attribue des rôles très différents aux hommes et aux femmes.
[5] Scepticisme : méfiance.
[6] Anachorète : ermite, personne qui s'est retirée de la société pour vivre isolé.